



MISTER TAMBOURINE MAN

ENTRETIEN AVEC KARELLE PRUGNAUD

Quelle a été la genèse de ce *Mister Tambourine Man* ?

Karelle Prugnaud : Depuis plusieurs années, je me questionne sur la meilleure manière d’emmener les gens au théâtre, de décloisonner des espaces qui peuvent effrayer par leur stature imposante. Dans *Léonie et Noélie*, mon précédent spectacle qui avait été créé au Festival d’Avignon en 2018, la présence de *freerunners* au plateau avait rendu curieux certains jeunes qui n’avaient pas pour habitude de se presser dans les salles. Je pense que, par la suite, ils ont pu renouveler l’expérience parce qu’une porte s’était ouverte et qu’ils s’étaient rendu compte que c’était tout simplement bien. En créant *Mister Tambourine Man*, mon désir de rapprocher le théâtre des citoyens s’est encore plus précisé. Je voulais inventer un espace de retrouvailles et de rêverie qui émane d’un quotidien partagé par tous. Le bar s’est imposé. Une évidence. Même si, à l’heure actuelle, il fait partie de ces endroits où nous ne pouvons pas nous retrouver, où nous ne pouvons plus nous parler, ce qui crée un vide collectif terrible et une perte de la pensée critique et partagée. Partant de ce lieu, nous avons cherché le juste équilibre pour que ce spectacle soit un moment de théâtre exigeant tout en restant accessible. Il y a d’un côté l’écriture d’Eugène Durif, sa langue effervescente et dense qui ouvre sur de grands espaces poétiques, la présence de Denis Lavant qui a cette aura d’immense acteur de théâtre et de cinéma mais qui porte en lui une grande générosité et une intelligence de l’humain, et puis de l’autre l’univers du cirque, malicieux, connu de tous, source de joie. J’aime jouer avec le faux-semblant d’un univers populaire voire divertissant, alors qu’il ne s’agit que d’une illusion extrêmement savante. Le travail de Nikolaus Holz autour du détournement d’objets est une vraie science. Une ingénierie du ratage, qui demande paradoxalement une très grande précision. C’est cette synergie qui crée ici l’endroit de la représentation.

Le spectacle est destiné à mener une vie particulière en juillet, puisqu’il va de lieu en lieu. Que signifie pour vous cette itinérance ?

En visitant Avignon et ses alentours, nous avons traversé des lieux singuliers qui sont autant d’histoires particulières. Qu’il s’agisse de la cour du château d’Aramon, des salles des fêtes où les gens jouent au loto ou se marient, du collège Anselme Mathieu, des arènes de Villeneuve, de la prison, d’un dojo... ces lieux portent une mémoire. L’image qui me vient est celle de ces fêtes foraines qui s’installent le temps de quelques jours et repartent, vidant la place qu’elles animaient et laissant une sorte d’empreinte de mélancolie et de joie. L’itinérance de ce spectacle a à voir avec ces instants de magie et de rêverie. Des instants qui viennent sublimer un lieu que nous ne voyons plus car pris dans notre quotidien. Nous ne faisons que passer et, pourtant, nous créons quelque chose, un moment de partage : une représentation de théâtre. C’est aussi pour moi une manière de rendre hommage à ces chorales, cours de théâtre amateur et brocantes, qui ont rythmé mon adolescence dans un village où la culture ne semblait pas être un bien accessible. Ce sont ces expériences, ces rencontres, qui m’ont donné le goût ensuite de faire une école de théâtre, de monter une compagnie, de me positionner comme artiste.

Vous soulignez avoir choisi deux artistes très différents, pourtant ils ont comme point commun d’être des figures clownesques ?

Oui, il y a d’un côté cette figure de barman misanthrope incarnée par Nikolaus Holz. Il joue sur le déséquilibre d’un monde, tente de faire tenir le chaos en place et manipule tout ce qu’il a à portée de main : des verres, des tables, des chaises... Dans son bar, tout est bancal et lui-même se fait violence pour tenir droit, garder la stature du bon serveur, du personnage social. Mais ce métier n’est ici qu’un appareil, qu’un masque. Il hait les hommes autant qu’il aime la musique et plus précisément le piano, passion qu’il cache au reste du monde. De l’autre, il y a Mister Tambourine Man, joué par Denis Lavant. Il représente un bonimenteur, un aboyeur qui va de ville en ville pour raconter des histoires qui ne sont pas les siennes. Il est cette figure du « premier intermittent », pourrions-nous dire, mais aussi celle de l’étranger. Il est celui montré du doigt parce qu’il mène une vie d’errance et de vagabondage.

Nous sommes donc en présence d'un homme qui déteste l'humanité dans son ensemble et se colle des *Post-it* sur le front tous les matins pour se rappeler comment rester convenable et de son *alter* qui souhaiterait retrouver une parole qui lui soit propre, pour se raconter et enfin advenir. Ils partagent le même endroit de colère, d'empêchement d'exister et de désir de changement. Ces deux personnages nous questionnent aussi sur notre rapport au déterminisme, ce qui trace ou pas des carrières, qui permet à des passions de s'exprimer ou non, ce qui permet à l'homme de se rapprocher de ses endroits de désir malgré les injonctions sociales ou le regard de la famille. Lorsque Mister Tambourine Man passe la porte du bar, ils sont aux antipodes l'un de l'autre. Ce n'est que progressivement qu'ils vont devenir des pendants gémellaires, jusqu'à être interchangeable et s'apercevoir que la présence de l'un fait maintenant partie de l'existence de l'autre. Par la présence de celui « qui n'est pas moi », l'étranger que je porte en moi se révèle et m'appelle vers d'autres facettes de ce qui me constitue.

Pourriez-vous revenir sur une référence centrale de votre pièce : *Le Joueur de flûte de Hamelin* des frères Grimm. Qu'est-ce que ce conte vient mettre en lumière ?

Nous souhaitons avoir un point d'appui populaire pour parler de l'histoire de ces deux personnages et nous avons choisi : *Le Joueur de flûte de Hamelin*. À la fin du conte, nous apprenons que deux enfants ont survécu à la noyade orchestrée par le musicien. L'un est boiteux et l'autre aveugle. Le boiteux est ce serveur qui craint l'autre comme la peste et vit dans ce bar aux allures de caverne, l'aveugle est le bonimenteur qui a repris le flambeau de son bourreau. Ce café est donc situé dans la ville de Hamelin, des années après la disparition des enfants. C'est le référentiel temporel de la pièce. J'aime l'histoire du *Joueur de flûte* car elle questionne le fait de rendre justice par soi-même, en dépit des risques qu'il est possible de faire courir et des colères qu'il est possible de susciter. Lorsque le musicien est appelé pour dératiser cette ville bourgeoise, il accepte pour rendre service aux villageois mais aussi pour toucher un salaire. Il s'apercevra à ses dépens que la ville et ses habitants l'ont trompé et ne comptent pas le payer en retour. Ce manque de reconnaissance et même l'aversion provoquée une fois le « sale boulot » fait vont nourrir son désir de vengeance et le pousser à enlever les enfants de la ville. J'aime cette dualité entre une colère juste et un acte inconcevable. Parce qu'il est seul contre tous, il en est réduit à se comporter comme un être mauvais. Denis Lavant, en entrant dans le bar, porte la mémoire de ce conte. Il est vêtu d'un long manteau noir et sale, vraisemblablement en poils de rats, et à son revers, il cache des grelots, qui sont toutes les fortunes amassées de ville en ville. Et en dessous, il porte un costume blanc, extrêmement élégant, à l'image des joueurs de cartes qui s'amuse d'argent ou de séduction. Il est un adulte qui refuse de grandir, un homme Peter Pan, condamné et se condamnant à être en marge. Ce qui sauve ce bonimenteur, contrairement au Joueur de flûte, est sa capacité d'émerveillement qui va aussi toucher le serveur, le sortir de sa morosité et lui donner envie de partir et se réinventer. Cette quête de l'enfance est un chemin à préserver, même adulte. *Mister Tambourine Man* fait l'apologie de cette liberté-là. Une liberté utopie. Être libre et non entièrement déterminé. Cet « être-soi » à reconquérir et qui permet d'échapper à ce qui nous gouverne. Nous allons donc voyager de village en village, raconter cette histoire, parler aux gens de leur liberté, de leurs endroits d'enfance, de leurs passions enfouies et leur donner une envie de se réinventer. Cela peut sembler un vœu pieux, mais c'est ce que nous souhaiterions apporter aux gens.

Comment ce spectacle voyagera-t-il après le Festival d'Avignon ?

Je souhaiterais travailler avec des fanfares locales qui viendront chercher les spectateurs pour les accompagner sur le lieu de la représentation. Cela nous permettra de rendre encore plus vivace l'image de ce joueur de flûte. J'aimerais aussi proposer un travail photographique aux habitants que nous rencontrerons, en les invitant à venir poser, dans un studio mobile, avec un objet qui parle de leurs passions, qui soit un reflet de ces espaces intimes que nous portons tous. Après notre passage, leurs images, elles, continueront à trôner dans la ville, comme des rappels. Une manière de se souvenir que nous sommes tous maîtres de nos vies, qu'il suffit parfois de réouvrir des endroits de sensibilité pour pouvoir se rapprocher de soi et de ses désirs les plus profonds. C'est ici que le théâtre reprend pour moi tout son sens, lorsqu'il vient éclairer des vies et qu'il continue à creuser son chemin longtemps après, dans la mémoire d'un spectateur.